



**Kernos**

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion  
grecque antique

**18 | 2005**  
**Varia**

---

## Jérôme LAURENT (éd.), Les dieux de Platon

**André Motte**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1537>

DOI : [10.4000/kernos.1537](https://doi.org/10.4000/kernos.1537)

ISSN : 2034-7871

**Éditeur**

Centre international d'étude de la religion grecque antique

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 533-535

ISSN : 0776-3824

**Référence électronique**

André Motte, « Jérôme LAURENT (éd.), Les dieux de Platon », *Kernos* [En ligne], 18 | 2005, mis en ligne le 09 juillet 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1537> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1537>

---

s'attache à montrer comment les femmes, bien que sujets des activités rituelles qu'elles mettent en œuvre, sont à la fois et réciproquement objets de l'idéologie masculine qui façonne leur identité féminine (« Women act and are acted upon in the same gesture », p. 59).

Mais le souci théorique qui se manifeste tout au long de l'ouvrage ne va pas sans laisser des traces, dommageables, dans la conception de cette recherche. Occupée à former un modèle théorique et à en prouver la pertinence dans le domaine rituel féminin, l'A. me paraît avoir engagé sa recherche à rebours, comme si les conclusions précédaient l'analyse. Cette impression qui prend corps au fil des pages semble trouver un reflet dans la structure des divers chapitres : commençant chaque volet de cette étude par une introduction théorique, souvent circonstanciée, l'A. propose en premier lieu, pour les 5 chapitres, un parcours des différentes théories et un résumé de la dialectique qu'elle-même voit dans la question; l'analyse des rituels ne vient que dans un second temps, en quelque sorte en guise d'argumentation et de preuve du bien-fondé des propos théoriques initiaux. Cette prédominance théorique se révèle aussi par l'importance prise par la littérature secondaire au détriment des documents antiques, comme si cette étude devait avant tout prendre une place dans le discours moderne sur les femmes plutôt que dans la réalité antique de la condition féminine. La voix que B. Goff veut rendre aux femmes antiques ressemble trop souvent à la voix des féministes contemporaines. Cette théorisation à outrance et ce regard de deuxième main sur bien des documents amène certaines distorsions que plus d'un exégète de l'antiquité aura du mal à concevoir : les Adonies, avec leur jardins portatifs que les femmes font germer puis laissent délibérément brûler sur les terrasses, sont par exemple interprétées comme la métaphore de la position de la femme dans la société : les jardins brûlés avant leur épanouissement et leur maturation évoquent, selon l'A., l'incapacité des femmes à être positivement productives et assied ainsi, tout en le constituant, le regard négatif que les hommes ont de la femme. La figure de la femme au miroir sur les vases attiques, pour prendre un autre exemple, peut bien être interprétée comme l'image d'elle-même que la femme préfère et qu'elle concourt à imposer sur les vases qui la concernent directement, ou encore comme la mise en abyme du regard de la femme sur elle-même; mais lorsque ce discours s'appuie sur l'image d'un médaillon de coupe, vase on ne peut plus masculin, présenté en illustration, l'impression de l'utilisation des documents pour servir une cause théorique plutôt que comme centre véritable de l'analyse s'impose désagréablement à l'esprit du lecteur.

Retenons tout de même que l'ouvrage de Barbara Goff a le mérite – et peut-être la témérité – de prendre en compte un très vaste domaine de recherche, qu'il est intéressant de voir traité de façon unitaire. Si les positions théoriques souvent forcées de l'A. ne peuvent emporter l'adhésion de tout un chacun, au moins ce livre ne laissera-t-il pas le lecteur indifférent et le forcera-t-il à prendre position, sur les questions méthodologiques comme sur la problématique, très à la mode aujourd'hui, de l'identité féminine dans l'Antiquité.

Anne-Françoise Jaccottet  
(Université de Lausanne)

Jérôme LAURENT (éd.), *Les dieux de Platon. Actes du colloque organisé à l'Université de Caen Basse-Normandie les 24, 25 et 26 janvier 2002*, Université de Caen Basse-Normandie, Presses Universitaires de Caen, 2003. 1 vol. 14 × 21,5 cm, 298 p. ISBN : 2-84133-199-7.

Le numéro précédent de *Kernos* (p. 353) a annoncé déjà la publication de ces Actes et énuméré les intitulés ainsi que les auteurs des treize communications qui les composent. L'apport substantiel de cet ouvrage à une problématique dont on connaît l'importance, et aussi la difficulté, mérite qu'on y revienne, quitte à ne retenir ici que les contributions les plus directement centrées sur les questions que posent la théologie platonicienne. Celle-ci, on le sait, ne fait pas l'objet d'un traitement systématique dans les dialogues – on n'y trouve pas de traité de théologie en bonne et due forme –, mais les dieux et la catégorie du divin y sont constamment présents. C'est le cas notamment des divinités traditionnelles qu'inventorie soigneusement A. Lefka (« La présence des divinités traditionnelles dans l'œuvre de Platon ») en scrutant les diverses modalités de leur présence et en les regroupant ensuite selon les rôles que le philosophe leur assigne dans sa vision du monde et de l'homme. « Tout est plein de dieux », répète Platon (*Lois* X, 899b 9) à la suite de Thalès, mais de dieux dont il a pris soin au préalable de rectifier l'image : le divin ne peut être que beau, sage, bon et pourvu de tout ce qui est du même ordre (*Phèdre*, 246d-c). – S'agissant de l'héritage reçu et transformé par Platon, on signalera encore l'étude de M. Lacore sur « la théologie homérique » jugée par le philosophe et celle, très originale, de M.-L. Desclos sur « Créatures divines et divinités pré-olympiennes » (auteure à qui l'on doit par ailleurs ce récent et important ouvrage, qui ne concerne pas la thématique religieuse : *Aux marges des dialogues de Platon. Essai d'histoire anthropologique de la philosophie ancienne*, Paris, Éd. J. Millon, 2003). – À la faveur de sa réflexion sur « Le corps des dieux », L. Brisson offre un remarquable aperçu général de la conception du divin chez Platon. Les dieux sont des vivants immortels, dotés d'une âme et d'un corps. Méritent à ce titre d'être qualifiés de θεός non seulement les dieux traditionnels, mais aussi l'univers dans son ensemble, les corps célestes, la terre ainsi que le démiurge du *Timée*, auquel il convient d'assimiler, estime l'auteur, le φουρργός de la *République*. Les formes intelligibles, en revanche, sont incorporelles et ne peuvent être ni avoir une âme. Aussi bien Platon, même s'il lui arrive souvent de les qualifier de « divines », ne leur attribue-t-il jamais le nom de θεός, pas même au Bien. La notion de dieux corporels qu'il retient s'accorde donc avec la mythologie traditionnelle, mais il ne s'ensuit pas qu'à ses yeux l'aspect physique des dieux puisse être assimilé à celui des hommes, lequel est soumis au changement, comme changent aussi les opinions humaines. Pareille réserve, conclut l'auteur, rend la religion traditionnelle caduque. « Dans un tel contexte, il n'est plus question de faire des prières ou d'offrir des sacrifices pour fléchir tel ou tel dieu ou pour obtenir ses faveurs ». Cette conclusion, qui outrepassé quelque peu les prémisses de l'enquête, s'appliquerait peut-être adéquatement aux conceptions stoïciennes, mais appelle, me semble-t-il, plus que des nuances dans le cas présent. Qu'il s'agisse en effet des propos explicites que tient Platon au sujet de la providence divine, de la manière dont il fait prier ses personnages, en particulier Socrate, ou encore de la façon dont il réserve la possibilité d'une intervention divine dans les événements qui affectent la vie des hommes, il s'emploie à accréditer l'idée selon laquelle les dieux sont sensibles à la prière de l'homme pieux et peuvent y accéder, ce qui n'est pas incompatible avec l'idée selon laquelle le but final de la dévotion du sage serait de « glorifier les dieux en vue de s'assimiler à eux par la contemplation de la réalité véritable ». – Ce thème de l'assimilation à la divinité fait précisément l'objet de l'intéressante contribution de F. Pradeau qui entend rectifier quelque peu l'interprétation purement éthique, médioplatonicienne et chrétienne, qui ne voit dans cette injonction célèbre du *Théétète* qu'une formulation du τέλος assigné à la vie humaine. Le contexte de ce dialogue et, plus encore, celui du *Timée* où réapparaît l'injonction invitent à en élargir la portée; l'imitation que peuvent réaliser les

hommes intervient après trois autres et est ordonnée à l'imitation du monde, lequel est déjà une imitation de l'intelligible. – J. Laurent (« La beauté du dieu cosmique ») confronte la beauté de ce dieu avec les définitions du beau présentes dans les dialogues. C'est la vie, dans son éternelle jeunesse, qui donne au monde sa beauté éclatante, laquelle suscite une émotion admirative qui pousse à la philosophie. – La contribution de F. Fronterotta « La divinité du Bien et la bonté du dieu producteur » aborde un des points cruciaux de la théologie platonicienne; s'interrogeant sur le statut ontologique du Bien dans son rapport avec la divinité, elle argumente contre la thèse d'une équivalence, voire d'une identification entre le Bien en soi et une divinité suprême. – Complément bien utile à son bel ouvrage sur la piété en Grèce ancienne (cf. *Kernos* 15, p. 489-495), qui n'accordait à la réflexion philosophique qu'un développement très ciblé, la communication de L. Bruit Zaitman, intitulée « Impies et impiété de l'*Euthyphron* aux *Lois* », propose notamment du premier de ces deux dialogues une interprétation solidement étayée. Très pertinente m'apparaît aussi la mise au point de L.-A. Dorion à propos du signe divin qu'invoquait Socrate (« Socrate, le *daimonion* et la divination »); se fondant sur une étude des textes de Platon et de Xénophon, il examine les rapports que ce signe divin entretient avec la divination et montre qu'on a tort de parler du « démon » de Socrate comme d'un être intermédiaire entre l'homme et la divinité. – Faisant suite à la contribution d'A. Castel-Bouchouci sur « La finalité religieuse de l'éducation dans les *Lois* », étude éclairante mais un peu décentrée par rapport au titre de l'ouvrage, les trois derniers articles traitent de thèmes particuliers relatifs à la postérité de Platon chez Proclus, chez Grégoire de Naziance et chez Marsile Ficin.

Bénéficiant d'une édition très soignée, pourvu d'une bibliographie de plus de 200 titres, l'ouvrage est bien mis en perspective dans un avant-propos que l'on doit au directeur de la publication. Qu'il me soit permis cependant d'y relever un propos conclusif qui prête à discussion. L'être intelligible, est-il dit justement, est ontologiquement plus éminent que les dieux. Peut-on tirer de là que « le divin n'est pas dans la pensée de Platon la réalité la plus haute » ? On peut en discuter. Les dieux, dotés d'un corps et d'une âme, auxquels il se réfère n'ont pas, en effet, le monopole de la réalité divine; le *Pbèdre* (249c) précise, au contraire, que c'est son attachement aux Idées qui fait qu'un *θεός* est un *θεός*. Par-delà les dieux, il est donc bien une réalité divine dont ils tirent leur être propre. D'autre part, ce même dialogue se plaît à montrer l'âme humaine, lorsqu'elle aperçoit les Idées, en proie aux mêmes sentiments de crainte et d'effroi que suscitent d'ordinaire les épiphanies divines (254b-c, etc.). On se gardera bien d'en conclure que les Idées sont des dieux, mais il ne faudrait pas non plus, à l'inverse, dénier à ces textes et à d'autres similaires toute portée religieuse et théologique. À dessein, la théologie platonicienne demeure énigmatique.

André Motte  
(Université de Liège)

Penelope MURRAY, Peter WILSON (éds), *Music and the Muses: The Culture of Mousike in the Classical Athenian City*, Oxford, Oxford University Press, 2004. XIV + 438 p. ISBN 0-19-924239-9.

Issue d'un colloque tenu à l'université de Warwick en 1989, ce volume propose maintenant au grand public une approche de la musique grecque beaucoup plus large que la pratique habituelle en pays anglo-saxon. La recherche en histoire de la musique a traditionnellement traité de la musique grecque comme de la musique occidentale. Elle s'est occupée d'avantage de ses aspects dits 'historiques': instrumentation,